

— On ne sait point soi-même. Là où Dieu, pour exemple, nous enverra.

Et les chauffeurs : ils vendaient le pétrole. L'Amérique avait bâti ses « White » pour marcher à la benzine ; — Riazan faisait marcher ses « White » au pétrole ; — quand Riazan se procura de la benzine, les chauffeurs déclarèrent que le « White » avait désappris de marcher à la benzine,

— car on ne donnait pas de patates pour de la benzine.

Famine.

Ce n'est pas à nos grands chemins qu'il faut raconter la famine, la misère et la canicule. Là-bas, dans les terres à blé, dans un Kourdioum, un Nourlate, ou bien, mettons, dans un endroit qu'on appellerait Tétons-de-Poule, — tout a brûlé, jusqu'à la cendre ; hommes et bêtes n'avaient rien à manger ; la racine s'était cuite en terre ; maî fut un juillet ; pour deux pouds de blé un cheval ; la moitié d'un bourg pour un poud. Pour notre moujik, un sauvage, — un Slave ! — il ne reste qu'à décider, qu'à se décider : — ce n'est pas la première fois qu'on cheminera par la terre, courant et vagabondant ! Il faut un jour, il en faut deux pour se décider ; quand, toute sa vie, on a courbé l'échine, pour se décider à marcher sans rien faire ; on touchera la terre de la main et de la pointe du chausson de teille (la terre serait brûlante au pied nu), on regardera le ciel, on regardera le steppe, on passera des heures sur un banc dans l'isba à considérer une terrine pleine de bouse de vache (mais oui ! l'on en mangeait !), on jettera un coup d'œil, à tout hasard, dans la huche, nette comme un crâne chauve, — et on décidera, on se décidera

— Faudrait... faut... partir... la femme...

Pour la première fois on dit : « la femme » à sa femme ; on ne lui dit pas « Dounnka », ou bien « chienne », le poing poussé entre les dents.

Il ne reste qu'à rouler dans le chariot « désastre » tout ce qu'on possède, — deux couvertures, un édreton, une icone, une hache, une oie, et les marmots... ; — en un jour, on saignera, on vendra, on échangera vache, veau, brebis ; — un jour de travail, l'échine à casser, comme toujours, comme toute la vie. Et, vers le soir (car, c'est forcé, c'est toujours vers le soir qu'on doit partir !), quand le « désastre » fait déjà toute une montagne et qu'on l'a trainé dans la rue, quand les chevaux penchent la tête devant la longue route, quand la grand'porte est ouverte à deux battants, on entre une dernière fois dans l'isba, on jette un regard vers le coin des images, comme on l'a toujours fait pendant des dizaines d'années, — vers le coin désert, car même les tsars, les généraux et les déserteurs sont empaquetés en rouleau dans le chariot ; — inutile de se signer, le coin est vide ; — en souquenille, le bonnet sur la tête, les gros gants à la ceinture, on fait claquer, songeur, le long fouet sur son genou (le fouet ne doit-il pas tenir lieu d'avoine ?) on écrase du manche une blatte sur le mur, on soupire, songeur, — et l'on sort bruyamment de l'isba, laissant la porte bâiller toute grande.

— Eh ben..., en route, quoi.. la femme !

Et, soi-même, on se met en marche à côté du chariot, à pied, pour des milliers de verstes, jusqu'à la tombe.

Et ce sont d'abord les petits chemins dans la nuit, et ensuite les grands chemins à perte de vue, car les moujiks ne sont pas des cochers d'équipage pour qui la géographie... Ce n'est pas à nos grands chemins qu'il faut raconter la famine, le besoin, la canicule ; — il faut les écouter. Landes et halliers... Milliers de verstes : ce n'est pas la première fois que par milliers nous nous écoulons dans des milliers de verstes, dans la famine, dans le choléra, dans de sombres affaires, car où irions-nous chercher asile, et qui nous recevrait ? Landes et halliers !...

Troisième Internationale, le « trakt » claironne la troisième dans les fils de cuivre !...

Terres de Riazan, terres d'Outre-Paradis, — qui furent, chez le Christ, par-delà son paradis on a bouloité des patates en hiver. Mais cet an-là. — l'été mil neuf cent vingt et unième, — fut effroyable même dans les terres d'Outre-Paradis. Les herbes en fleur, et la semence de cette fleur se tassèrent et passèrent hâtivement en quelques bienheureuses journées. — Ensuite, ce fut une canicule, ce fut l'incandescence, il ne tombait pas même de rosée, et il n'y avait de repos pas même durant les nuits ; la fleur d'août se fanait en mai. La terre devint une pierre, toute dans la fumée, dans les incendies forestiers. Le soleil se levait et se couchait en dragon de flamme et, grêles, secs, les germes étaient troubles et poudreux comme les carreaux de la geôle de Riazan. Dans toute la Russie, en cet été-là, on mangea d'une herbe aux chevaux que ne mangent pas les chevaux. Et l'on s'éveillait et l'on se couchait avec une prière, demandant de la pluie, dans l'impuissance devant la fureur élémentaire des incendies et des canicules qui cuisaient tout, terre et travaux. Et quelqu'un, en cette année-là, dit à quelqu'un, dans les villages par les terres de Riazan, que la révolution était finie.

Et la grand'route d'Astrakhan s'étendait comme toutes les grand'routes de Russie. Ciel, poussière, pâmoison. Et villages, et bourgs. Et des ponts. Et des collines, et des bosquets, et des tertres. Si l'on tourne à gauche, plus de Kobylino ! Si l'on tourne à droite, ce sont les petits monts